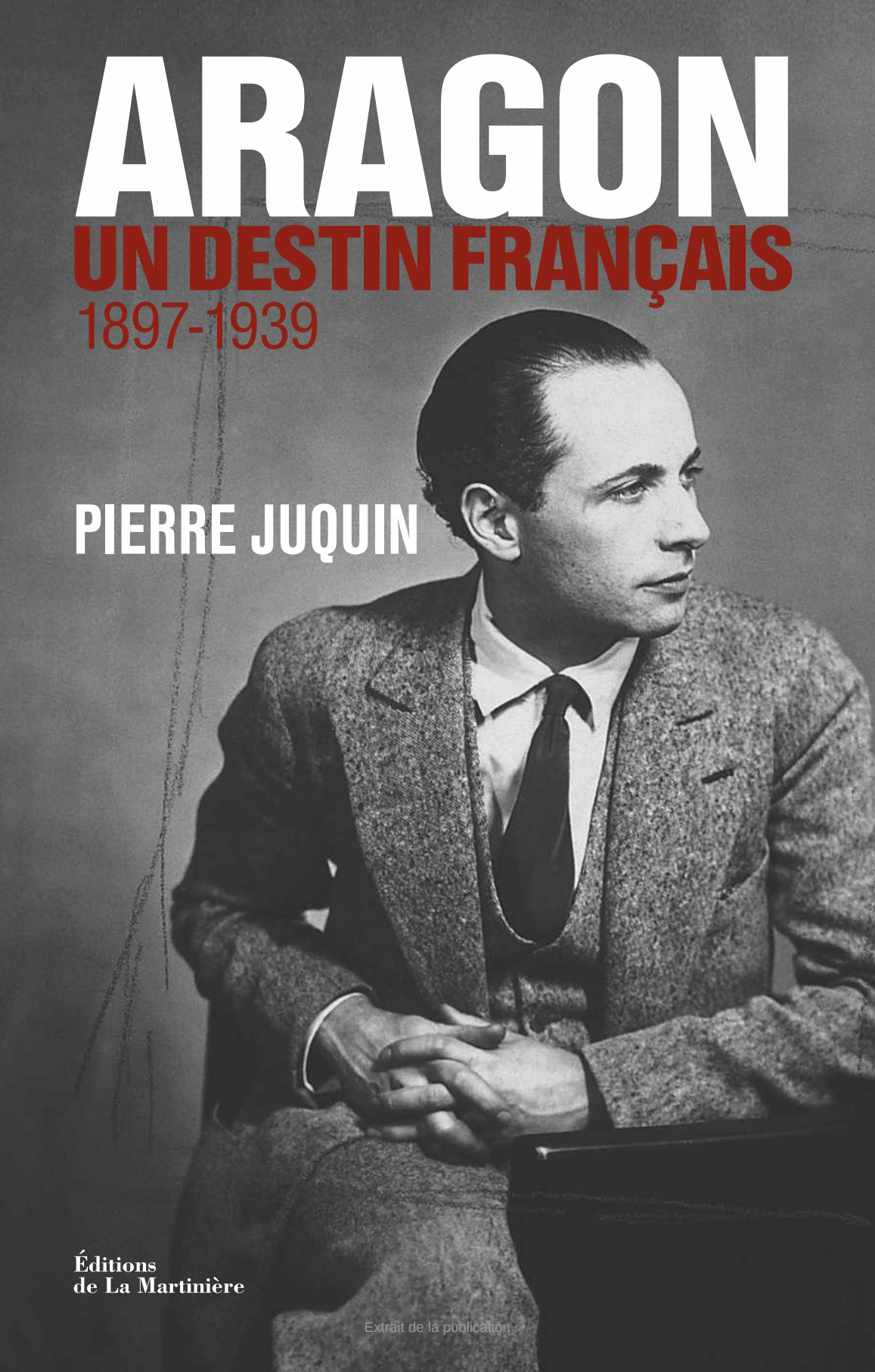
ARAGON

UN DESTIN FRANÇAIS

1897-1939

PIERRE JUQUIN



Éditions
de La Martinière

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ARAGON

Extrait de la publication

PIERRE JUQUIN

ARAGON

Un destin français

I. Le temps des rêves (1897-1939)

Éditions de La Martinière

Ouvrage publié sous la direction de Bertil Scali

ISBN 978-2-7324-5553-2

© 2012, Éditions de La Martinière
Une marque de La Martinière Groupe, Paris, France
Connectez-vous sur :
www.lamartinieregroupe.com
Dépôt légal : novembre 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement au lecteur

J'ouvre mon ventre et mon poème
Entrez dans mon antre au Louvre
Voici ma plaie et le Saint-Chrême
Voici mon chant que je découvre
Entrez avec moi dans moi-même

ARAGON, *Les Poètes*, *OPC*, II, 356.

Dans ce livre, les citations d'Aragon renvoient :

– pour les poèmes à Louis Aragon, *Œuvres poétiques complètes*, publiées sous la direction d'Olivier Barbarant, 2 volumes, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2007 (noté *OPC*, tome, page) ;

– pour les romans à Louis Aragon, *Œuvres romanesques complètes*, publiées sous la direction de Daniel Bougnoux, 5 volumes, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1997-2012, (noté *OR*, tome, page ou chapitre) ;

– pour les autres œuvres d'Aragon aux éditions mentionnées dans la bibliographie, en fin de volume.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Les origines

1897-1914

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Un dimanche en famille au Louvre

> Je sais bien que rien qui ne se réfère à quelque vision d'enfance n'a pour moi relief ni éclat. C'est pourquoi je ne me risquerais pas à écrire des romans qui se passeraient ailleurs qu'en France, dans des pays que j'ai pu bien connaître, mais pas avec ces yeux d'enfance du petit garçon introduit sans qu'on le voie chez la Belle au bois dormant…
>
> ARAGON,
> « Les grands yeux des petits »,
> préface de l'exposition
> « Art et Résistance »,
> février-mars 1946.

D'abord sa voix :

> Ce matin-là, au lieu de l'habituelle rencontre des jeudis et dimanches, Parrain était venu nous chercher rue Saint-Pierre. Marguerite, ma grande sœur, n'aimait pas beaucoup ces apparitions matinales, chez nous. À cause des conversations…

Au soir du premier jour que je consacrai, voilà plusieurs années, à explorer les archives personnelles déposées par Aragon au Centre national de la recherche scientifique, dans le réduit peuplé d'armoires sécurisées où l'avenante Danielle Maïsetti, conservatrice du fonds, m'avait installé, j'eus, un carton ouvert devant moi sur la table métallique, une espèce d'hallucination. Je crus voir un court instant, près de ma main, cette main, forte et déliée, marquée de taches de son, qui était celle de Louis… belle, nue, étonnamment nette. Je chassai cette image et décidai aussitôt, avant de sortir dans la nuit parisienne, de recopier les quelques feuillets inconnus que je venais de découvrir dans un mince dos-

Extrait de la publication

sier gris. « Ce matin-là, au lieu de… » Au moment où il a écrit ces lignes, de sa grande écriture à la plume, encore rapide et soignée, avec un petit nombre de corrections et de « griffouillis » (comme il écrit dans *Je n'ai jamais appris à écrire ou les « Incipit »*, p. 12, en référant cette étrangeté lexicale au parler de sa mère et au babillage de ses premières années), le poète allait, je suppose, sur ses quatre-vingts ans. Cette matinée où « Parrain » l'emmène, avec Marguerite, au musée du Louvre doit se situer, d'après les indications données dans le récit, en 1905 [1]. Entre ce moment et l'auteur âgé s'étendent trois quarts de siècle. Ébauche-t-il une nouvelle autobiographique ? Qu'importe ! Aragon est semblable au poète allemand Goethe, lequel disait que tous ses écrits étaient « fragments d'une grande confession ». Chez ces écrivains-là, la vie et l'œuvre se développent en une même création. Ils disent le monde en se disant. Victor Hugo en est un autre grand exemple.

« Ce matin-là, au lieu de l'habituelle rencontre… »

Voici la suite intégrale de ces feuillets inédits :

> Cela devait bien faire un an que nous avions, de l'avenue Carnot, déménagé à Neuilly. J'avais déjà l'habitude de ces matins à se promener au Bois de Boulogne. J'avais un peu plus de six ans, je n'allais pas encore à l'école. Il y avait Madame Piétri… C'était son mari qui était mort ou qui l'avait quittée, je n'ai jamais su. Un Corse en tout cas. Je croyais que les Corses portaient des corsets, d'où leur nom. Puis il paraît que ce n'était pas comme ça.
>
> L'ennui est qu'elle m'apprenait à lire, cette femme, sans doute, mais surtout à écrire au crayon, qu'elle m'arrachait des doigts et qu'elle suçait pour que cela fasse l'écriture bien noire. Ça, ça n'était rien. Mais je ne supportais pas l'odeur de sa salive. Avec les années, je n'ai pas changé. Dans ce domaine au moins. Enfin, Madame Piétri, elle m'écœurait. J'ai mis du temps à apprendre avec elle. À cause de ça. Oui.
>
> Elle n'était jamais là le dimanche matin. Je n'ai jamais su où elle allait à l'église, mais enfin, paraît qu'elle y allait. En tout cas, disait Edmond, on ne la voit jamais le dimanche. D'ailleurs, ce jour-là, on s'en allait seulement nous trois, Parrain, Marguerite et moi. Eh bien, cette fois, on n'avait pas pris le chemin du Bois. La voiture qui nous attendait avait un cocher. Rien de particulier, un cocher comme tous les cochers. La voiture s'était tournée vers Paris. Je n'osais guère demander où diable nous allions. La voiture avait donc pris le chemin de la ville. Je n'osais toujours pas demander… Marguerite me connaissait bien. Elle avait compris.
>
> « Nous n'irons pas au bois, cette fois-ci »… disait-elle. Et elle parlait

1. Aragon est né, nous le verrons, le 3 octobre 1897 (probablement). En octobre 1904, sa mère, Marguerite, quitte le 20, avenue Carnot, à Paris, pour le 12, rue Saint-Pierre, à Neuilly.

Extrait de la publication

du Louvre, et moi ça me plaisait, parce que… cette fois, elle avait dit nous allons au musée du […] Louvre, et moi j'avais demandé si ce n'était pas fermé le dimanche matin. Paraît que non. Faut dire, je croyais, au Louvre, que nous allions, que c'était le grand magasin, qui est plein de jouets et toute sorte de choses. On y vendait même des soldats de plomb. Ça, j'aimais les soldats de plomb. Et justement les frères Prévert, le jeudi, étaient venus jouer à la maison, que c'était comme d'habitude, un massacre… Pas l'aîné, celui qui était de mon âge… Il était tout blond, bien différent des autres… Et ce n'est que beaucoup plus tard qu'il a commencé à dire que, cette guerre, ça pouvait nous être fatal aux uns comme aux autres. Personne n'était venu occuper notre appartement, ou celui d'à côté… Pourquoi parler de la guerre ? D'ailleurs il n'y a pas eu la guerre, enfin pas cette fois-là. Nous allions au Louvre. Si c'était pour m'acheter un col comme celui qu'on m'avait volé, un soir, après des tours sans fin sur les chevaux de bois… un col en dentelles. Un peu beige, comme ça… Je n'étais pas très adroit pour décrocher les anneaux sur ma baguette.

Parrain parlait du temps où il était ambassadeur à Madrid… qu'on ne voulait pas le laisser traverser, seul, comme ça, les forêts, il y a des bandits parfois… Il préparait déjà son speech, comme il disait, enfin ce n'était pas lui qui laisserait à des gens dangereux… quoi, leur laisserait ? Enfin, leur laisserait, pas ?… Moi je pensais surtout aux soldats de plomb, les chevaux… tout ça. Les chevaux de plomb, hein ? Ceux qui étaient cassés, étaient bien cassés. Et ce n'étaient pas des bandits qui…

« Quels bandits… et qui et quoi ? Tu crois ? »

Je voyais bien qu'avec Parrain, on ne tirerait pas sur les passants. Ça, c'était déjà clair. Mais enfin, je n'allais pas comme ça laisser mes petits chevaux à n'importe qui, toujours est-il, et pour en faire un massacre.

Enfin, on n'entrait pas au magasin du Louvre. Voilà ce que j'y voyais de plus clair. Dimanche ou pas. La voiture s'était engagée sous les voûtes du Musée. On n'y vendait rien, excepté des plans de Paris. Mais ce n'était pas ça, le point.

Je n'avais jamais vu la *Victoire* de Samothrace… Là-haut, tout droit, sans bras, sans tête, des ailes il me semble. Et puis on ne me racontait rien. Sur qui c'était une victoire ? Enfin à ne pas perdre son temps… Où c'est, d'ailleurs, Samothrace ? Et si c'était un nom, enfin un grade, et ce que je faisais, c'était plutôt louche. Il y avait une lumière comme avant qu'il se mette à pleuvoir. Mais ce n'était pas ça le principal.

Le principal, c'étaient les statues, des bonshommes solides. Mais quoi ? Ils allaient tous au bain ? La Victoire, elle, avait une jupe, au moins. Il y avait bien plus d'hommes que de femmes, nus, absolument nus. J'avais envie de poser des questions, sur les particularités des corps, des géants, hein ? Ils avaient tout gigantesque. Ça ne doit pas être commode dans le pantalon. Mais, d'ailleurs, ils n'en avaient pas, de pantalons.

Elle me dit, Marguerite, tu ne pourrais pas parler d'autre chose ? Et en effet, je ne pouvais pas. Tout ça était énorme, on comprenait qu'ils ne le gardaient pas, leur pantalon…

Une chose bizarre en tout cas : Parrain, tout le temps, parlait peinture.

Extrait de la publication

Et avec ça on n'en voyait pas la queue d'une. J'ai demandé : ils ne peignaient pas alors, les Grecs… ? Si, si, sur les pots. On verra ça un autre jour, mon petit. Moi je ne détestais pas ça. D'abord à cause de Marguerite, qui en avait fait pour le Bon Marché, comme ça, des assiettes, des pots, et chez nous on avait maintenant des œuvres de Marguerite… il y avait, devant, des visiteurs qui tournaient leur nez. Ce n'était pas assez… moderne. Moi, je me demandais ce que ça voulait dire moderne, pour une peinture être moderne… pour la vaisselle ou le paysage. Au fond, je ne connaissais guère que les œuvres de Marguerite. On en disait que c'était du figuratif, et moi je comprenais pas trop ce qu'on désignait ainsi. Je lui demandai : Et de la peinture comme tu en fais, il y en a au Musée, non ?

Je te dis qu'on verra ça une autre fois… à la fin il m'agace, ce miochon à toujours, toujours vouloir autre chose. « Alors, on reviendra ici ou quoi ? » Ce gosse tout de même, il veut toujours voir autre chose… Et quand je peins, dit l'autre, je ne sais plus vraiment ce que ça signifie… L'autre ? C'est un Anglais qui fait moderne, paraît-il… Parrain dit que c'est du pointillé. Marguerite s'est mise à faire comme lui, enfin pas tout à fait, un peu flou, voilà… Ce gosse maintenant, dit Parrain, il veut faire Monet…

Ce que ça veut dire par là, je ne sais pas trop. L'Anglais, lui, il dit que Marguerite, eh bien, n'est-ce pas, elle ferait bien de faire un tour outre-Manche, parce que là-bas, la jeunesse, elle fait des tableaux, c'est autre chose que ce qu'on fait ici (fonds CNRS).

L'art d'Aragon est cinétique. Dans la résurrection de ce moment inégalé qu'est l'enfance il met en succession des sensations et des idées, leur flux, leurs méandres, leurs bifurcations, leur coulée à la fois aléatoire et nécessaire. Sa stratégie est la transformation, le glissement progressif, l'enchaînement des micropensées qui n'ont l'air de rien et qui disent tout, avec les mots de tout le monde, ou presque.

Le regard est amont et aval. En intriquant de façon ludique son activité mentale immédiate avec l'activité mentale de l'enfant qu'il fut, et aussi avec celle du lecteur potentiel, Aragon se plaît, sans jamais perdre le fil – ou les fils –, à reproduire le sentir et la parlure du « miochon ». Peut-être s'octroie-t-il, tout au plus, la liberté romanesque d'ajouter telle ou telle touche, avec humour, pour faire plus vrai : ainsi ce rapprochement de « Corse » avec « corset » (encore que, dans une note de *Je n'ai jamais appris à écrire ou les « Incipit »* [p. 12], Aragon observe que ces jeux avec les mots – plutôt que sur les mots – relèvent d'une « certaine poésie méconnue du langage », d'une « création » : le plaisir des mots, l'allégresse philologique ont marqué sa vie).

Cette œuvrette tardive est une mine. C'est un jeu à trois

Extrait de la publication

partenaires. Chacun dans son rôle. Quel rôle ? C'est que… C'est que, dans la vie d'Aragon, « Parrain » est en réalité son père, son père biologique, comme on dit aujourd'hui. Sa grande « sœur » Marguerite est en réalité sa mère. Bref, le triangle œdipien. Mais ces réalités sont masquées à l'enfant. Je reviendrai sur cet imbroglio.

Son origine a marqué Aragon. Mais comment ? Lui-même a eu, très longtemps, scrupule à en parler. Du moins si l'on entend par « origine » seulement sa parentèle, l'histoire particulière de sa naissance et de son enfance. Et non pas, en même temps, sa classe sociale, son pays, son époque.

Essayons de nous placer par la pensée à la Belle Époque. Le XXe siècle historique s'annonce. Ces années préludent, sans que l'immense majorité des contemporains le sachent, à la Première Guerre mondiale. Quelques puissances industrielles se partagent et se repartagent la terre. En 1904, la France et la Grande-Bretagne jettent les bases de l'Entente cordiale : le premier impérialisme de la planète reconnaît à l'un de ses concurrents un protectorat sur le Maroc, en échange d'une renonciation française à toute influence en Égypte. Adieu Bonaparte et Champollion… Le Japon et la Russie se battent pour la Mandchourie et la Corée. Désastre tsariste : le Japon obtient, avec la médiation du président des États-Unis, Port-Arthur, le sud de Sakhaline, le contrôle de la Corée, une participation au chemin de fer de Mandchourie. En 1905, le Kaiser Guillaume II débarque à Tanger, il faudra une conférence des puissances colonisatrices pour garantir – provisoirement – leur « égalité parfaite » dans « le domaine économique » marocain. Sur ces entrefaites, Nicolas II et Guillaume II concluent, en Finlande, un traité secret d'alliance défensive ; l'Allemagne accélère le développement de sa flotte de guerre. Un certain Charles Maurras fonde la Ligue d'Action française. Le radical Georges Clemenceau déclare le 26 juin 1905 : « Si l'Allemagne veut la guerre, eh bien nous nous battrons ! » ; et il réitère, le 5 novembre 1906 : « Avant de philosopher, il faut être ! C'est pourquoi nous entendons maintenir nos forces militaires en état de faire face, sans à-coups, à toutes les éventualités. » Tout de même, pendant ce temps, la CGT se constitue, le socialiste Jean Jaurès fonde le quotidien *l'Humanité*, Romain Rolland publie le premier volume d'un vaste roman qui fait le pont entre la France et l'Allemagne. Une révolution éclate en Russie, un certain Lénine, émigré en Suisse, la rate, mais se jure de ne pas renouveler cette erreur.

Extrait de la publication

Le petit Aragon aime les soldats de plomb. « Parrain » est un ami de Clemenceau, et Clemenceau un ami de Claude Monet, le peintre des *Nymphéas*. De temps en temps, les voisins Prévert, à Neuilly, viennent prendre le thé chez Marguerite. M. Prévert père est d'extraction plus humble ; il travaille dans une compagnie d'assurances de Paris. À la date de la visite au Louvre, les Prévert ont deux fils : Jean, né en 1898, mourra de la typhoïde en 1915 ; Jacques a deux ans de moins ; leur mère les emmène chaque jour au bois de Boulogne, ils jouent avec Louis ; Pierre, futur comédien, naîtra en 1906. L'*Album Aragon* de la Pléiade reproduit une carte postale adressée par Jacques Prévert à son « cher Louis », alors en vacances au château d'Angeville, dans le Bugey (7 août 1905). En 1917, Jacques, gagnant sa vie cahin-caha comme employé de commerce, assistera, en pleine rue parisienne, au passage à tabac de soldats qui ont chanté *L'Internationale* et la célèbre *Chanson de Craonne* [1], recueillie par le futur dirigeant communiste Paul Vaillant-Couturier :

> Adieu la vie, adieu l'amour
> [...]
> C'est à Craonne, sur le plateau,
> Qu'on doit laisser sa peau
> Car nous sommes tous condamnés,
> Nous sommes les sacrifiés.
> [...]
> Ceux qui ont l'pognon, ceux-là reviendront,
> Car c'est pour eux qu'on crève
> Mais c'est fini car les troufions
> Vont tous se mettre en grève

Dans le souvenir de la visite du Louvre, cette affaire de petits soldats et de chevaux, de bois et de plomb, n'est-elle là que pour évoquer, longtemps après, ce qu'il est convenu d'appeler l'Histoire, la grande, disons pour le XXe siècle : l'histoire des guerres et des révolutions ? Face au « Parrain »-père qui plastronne et pontifie en faisant parade de sa virilité et en débitant ses rodomontades sécuritaires, face à la jeune « sœur »-mère, offusquée, soucieuse du qu'en-dira-t-on, le sale gosse Louis, huit ans, louchement, perturbe le programme. Passe encore qu'il brode, rêve, fantasme sur les noms propres, comme il adorera le faire toute sa vie. Passe qu'il jongle avec les équivoques : la queue, les pots. Passe aussi qu'il pose trop de ces questions pertinentes, aiguisées, qu'il

1. Interdite jusqu'en 1974 !

Extrait de la publication

posera toujours : par exemple, excusez du peu, quelle est la vérité de l'art ? Passe même qu'il soit rétif aux apprentissages contraignants, au dressage… Le grave, le dangereux, à long terme, pour l'ordre établi, c'est que cet enfant ne considère pas les œuvres humaines qu'on lui donne à admirer sans explication comme des entités éthérées, hiératiques, anhistoriques, détachables du corps, coupées de la vie. Dans ce peuple de pierre nue, c'est lui qui dévoile. Il ne bêtifie pas dans la béatitude obligatoire. Il mène spontanément la querelle du matérialisme, du réalisme, contre l'idéalisme philosophique et ses censures. Tout cela, il est vrai, revu par l'homme en fin de vie !

Le sexe démystifie. Ces soldats, ces évocations de victoire, comme les mâles accents de « Parrain », nous conduisent malicieusement, obliquement, vers cette réalité proéminente – la proéminence du sexe donne à voir la prééminence du genre mais bourgeoisement tue – des statues masculines (car les féminines ont… des jupes) : leurs « grosses bites » (comme Aragon s'amusera un jour devant moi à relever que Flaubert et Maupassant écrivent, paraît-il, dans des lettres non expurgées), des sexes masculins impressionnants pour le petit garçon… Ah ! rude tâche pour les adultes coincés dans leur bourgeoisisme, leurs leçons de culture et de bonnes manières ! Ce qu'ils cachent se voit… comme le nez au milieu de la figure : ils sont démunis devant cette enfance questionneuse, faussement innocente – à la fois petit diable et angelot –, dont la musiquette met l'ordre social en danse. Ce sont eux qui ont l'air niais. Ils nient cette non-chose à laquelle ils refusent un nom. Leur négation les ridiculise et les fragilise. Ce rien révèle leur néant. Qu'ils montent sur leurs grands chevaux, et ils seront désarçonnés ! Leurs échappatoires, leurs faux-fuyants les font vaciller. Où cela peut-il s'arrêter ? Encore une fois, l'effet est dévastateur, mais à long terme. Petit-Narcisse, le Scandaleux, questionne et se cherche. Pour la conscience sociale, il faudra attendre. Il aura du chemin à faire jusqu'à Marx. Il reste que la curiosité est moteur de création. De façon subtile le poète aurait donc inventé, dans son enfance, une figure nouvelle de l'être humain. Et il joue rétrospectivement des réseaux de signification qu'elle contient.

« Ce matin-là, au lieu de l'habituelle rencontre… » Comment distinguer de manière certaine ce qui s'est vraiment passé de ce qu'Aragon reconstruit beaucoup plus tard ?

Retenons pour l'instant ce constat : Aragon est, avant 1914, un enfant de sa classe sociale et de son temps. Selon cet auto-

Extrait de la publication

portrait ironique et tardif, il est précoce pour secouer le cocotier bourgeois, à l'intérieur de sa famille.

Avec ce souvenir d'un dimanche d'enfance nous avons devant nous une microsociété bourgeoise, à la croisée de la culture, de la politique et des troubles de la vie privée. L'avenue Carnot, Neuilly, l'avenue du bois de Boulogne (aujourd'hui Foch), la visite du musée du Louvre… quels enfants, vers 1905, vivent dans ce confort, se déplacent en voiture avec cocher, bénéficient d'une préceptrice, accèdent de plain-pied à la culture, classique et contemporaine ? Le « Parrain »-père, péremptoire et directif, homme considérable de la Troisième République, éduque à sa manière. Il passe avec aisance et suffisance de l'Antiquité gréco-romaine aux peintres du jour, Alfred Sisley le pointilliste, Claude Monet l'impressionniste. Il connaît l'Europe. La « sœur »-mère, nous dirions aujourd'hui qu'elle est *designer*… Quelques défauts qu'ait eus cette culture établie, elle socialise, transmet un savoir et des savoir-faire, crée des *habitus* (comme dit le sociologue Pierre Bourdieu). Elle initie, informe, structure. Bref, Louis Aragon naît et grandit fils de bourgeois, à Paris, à la charnière des XIXe et XXe siècles. C'est un héritier.

Pourtant la révolte germe en lui, tout petit. Contre le mensonge. Pour des raisons intimes, existentielles. Plus tard pour d'autres raisons, altruistes.

2

Cette vie est un roman

Comment taire ?

ARAGON, *Blanche ou l'Oubli*.

« Ceci n'est pas un conte », jurait Diderot en tête de l'une de ses fictions les plus alertes. Mais la vie réelle d'Aragon, c'est bien un roman. Elle s'inscrit dans ce vertige qui sépare l'Exposition universelle de 1900 – la tour Eiffel était déjà installée dans Paris depuis le centenaire de la Révolution française – de la chute du mur de Berlin – qu'en 1989 le poète n'a pas vécue. Ce « siècle des extrêmes », selon l'expression de l'historien britannique Eric Hobsbawm, a été plein d'horreurs et de grandeurs, de chienneries à mourir et d'expériences inouïes.

La dernière fois que je me suis entretenu avec Aragon en tête à tête, peu de temps avant sa mort, planté comme un rocher buriné par l'océan devant la *Joconde* provocatrice de Marcel Duchamp qu'il avait offerte au parti communiste, il improvisa soudain un texte surréaliste, l'un des plus beaux que j'aie jamais entendus. Une forme parfaite jaillissait de son cerveau. N'eût-il pas été engagé dans le combat politique, il n'en serait pas moins l'un des plus grands écrivains français. Romancier, essayiste, journaliste, orateur, critique d'art (bien qu'il détestât cette qualification), historien même, et immense poète – au passage, le plus mis en musique, et par le plus grand nombre de compositeurs, devant Victor Hugo… Ferrat, Ferré, vingt autres, vous connaissez ses chansons.

On peut lire son œuvre de cent façons différentes. Je l'envisagerai sous le point de vue de l'histoire. En sachant que c'est un acteur et un témoin majeur, mais ô combien complexe et multiple, et qu'il serait fou de vouloir le mettre en équation. Mais la littérature vit dans le monde. L'air qu'elle respire est l'air du temps. On ne peut l'abstraire de la vie sociale.

Né dans un milieu porteur à la fois de conventions sordides et d'une culture raffinée, Aragon a été révolté par la Première Guerre mondiale et s'est métamorphosé en anarchiste, avant d'adhérer au marxisme et de militer pour l'émancipation des opprimés, pour la révolution. Il a pensé très tôt que quelque chose de capital pour l'humanité a commencé en Russie, en 1917. Quand il découvre que la folie stalinienne a fait tourner au crime le communisme historique, il souffre mille morts, mais reste fidèle jusqu'au bout au pari qu'il a pris dans sa jeunesse de contribuer à changer le monde. Il a éprouvé très profondément le drame de son siècle, les grandeurs et les malheurs de son pays, la tragédie des communistes. La recherche du réalisme a répondu pour lui à la nécessité de faire entrer dans la littérature et dans l'art des thèmes humanistes et civiques dictés par ces circonstances. Sa puissance créatrice n'a cessé de transformer cette esthétique, au-delà des étiquettes contingentes, jusqu'à l'ouvrir dans ses œuvres ultimes à des expériences audacieuses.

« Commencez par me lire ! » exigeait-il. Son destin et son œuvre constituent une partie de notre passé commun. Nous sommes tous des héritiers des questions qu'il a ouvertes et qui commandent l'avenir. Puissiez-vous le lire de façon vivante, avec ce que vous êtes, avec ce qu'est la vie d'aujourd'hui ! Je le citerai abondamment. Pour vous enchanter. Pour vous tenter. À des textes connus j'ajouterai des références dont ne disposent le plus souvent que des chercheurs, et des introuvables, quelques inédits, des documents d'archives. Aragon n'a ni commencé ni achevé son œuvre dans la sécurité. Il a eu pleine conscience de ce que son chemin avait de risqué. Il n'y a pas de certitude qu'on puisse proclamer et prodiguer en son nom. Si ce n'est celle-ci : ne vous contentez pas de contempler le monde, mais cherchez, et changez-le !

Les énigmes pullulent dans cette vie singulière. Dans une *Chronique de la pluie et du beau temps*, parue dans la revue *Europe* en septembre 1948, il écrivait à propos des spécialistes universitaires de Stendhal : « Ces stendhaliens […] qui ont patiemment étudié, publié et republié tout ce qu'on pourrait trouver et retrouver de leur idole, en ont assuré la survie, si bien que l'on peut dire que les "happy few" ont préparé vers Stendhal les voies du grand nombre. » Remplacez Stendhal par Aragon, « stendhaliens » par « aragoniens », et vous aurez idée du savoir universitaire dans lequel j'ai puisé. À ce jour, soixante-huit thèses ont été soutenues, en France, sur l'auteur du *Paysan de Paris*, de la saga romanesque du *Monde réel – Les Cloches de Bâle*, *Les Beaux Quartiers*,

Extrait de la publication

51. Carte blanche à *Ce soir* 745
52. Un jour du monde 762
53. Faites fusiller Aragon 775
54. Ah ! rendez-moi le chant..... 785

Remerciements..... 795
Bibliographie indicative 797

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2012. N° 106173 (XXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication